

Poétique de la relation chez Segalen et Saint-John Perse

Edouard Glissant

J'aborderai ici la place et l'éclairage décisif de Saint-John Perse et de Segalen dans le processus de ce que j'appelle une poétique de la relation. Les théoriciens de la chose littéraire s'en sont tenus le plus souvent avec bonheur à la détermination des poétiques grâce à quoi on estime que la littérature française à partir du XIX^e siècle est entrée dans ce qu'on pressent être la modernité. On formule ainsi à partir de Baudelaire une théorie des profondeurs, à partir de Mallarmé une pratique du langage ou de la langue en soi, et dernièrement une problématique de la structure du texte. Bien entendu, je simplifie de la sorte jusqu'à l'outrance critique. On a feint d'oublier qu'un des pleins sens de la modernité est donné ici comme ailleurs dans le monde par ce travail où les cultures s'identifient l'une à l'autre désormais, pour se transformer mutuellement. La divination de ce mouvement qui commence avec Rimbaud et avec les prophètes immobiles que furent Raymond Roussel ou le Douanier Rousseau, puis son assumption, sont au principe de la poétique de la relation. Considérer ce mouvement dans le contexte de la littérature française ne procède pas d'un désir d'élection. Tout simplement deux conditions se trouvent ici réunies : il s'agit d'une culture qui a projeté sur le monde, visant parfois à le dominer, il s'agit d'une langue, la langue française, qu'on a donnée pour universelle, visant à légitimer la tentative de domination, les deux intentions n'étant pas dénuées d'une part notoire de générosité. Dans ces conditions, la pensée poétique est en alerte, sous le fantasme de domination, elle a cherché le monde réellement vivable, elle a projeté vers le monde, recommençant le trajet du vieux nomadisme en flèche, de vieux projets de découverte et de connaissance.

Aussi bien, dans la littérature française, les mouvements de cette poétique sont-ils repérables dans l'espace, comme autant de trajectoires, dont l'objet même de la portée poétique sera de les accomplir pour les abolir. Ces trajectoires relient les lieux du monde en un ensemble de périphéries dénombrées en fonction d'un centre. La première de ces trajectoires mènera donc du centre vers ces périphéries. J'en prends ici pour exemple initiateur l'œuvre de Segalen. Mais est-il nécessaire de citer tous ceux qui ont vécu depuis, sous des registres passionnés, critiques ou possédés, racistes ou idéalistes, échevelés ou rationnels, l'appel du divers, de Cendrars à Malraux, de Michaux à Artaud, de Gobineau à Céline, de Claudel à Michel Leiris ? Un deuxième itinéraire se dessine ensuite : des périphéries vers le centre. Des poètes qui sont nés ou ont vécu dans l'ailleurs, rêvent la source de leur imaginaire, et consciemment ou non, font le voyage en sens inverse, s'y évertuant : Jules Supervielle, Saint-John Perse et Georges Schehadé par exemple. Dans un troisième temps, la trajectoire s'abolit, la projection en flèche s'infléchit, la parole du poète mène de la périphérie à la périphérie, reproduit la trace d'un nomadisme circulaire, c'est-à-dire qu'elle constitue toute périphérie en centre et plus encore, qu'elle abolit la notion même de centre et de périphérie, ce qui était en germe dans la pulsion poétique d'un Segalen, Kateb Yacine, Aimé Césaire, tous ceux que je ne saurais nommer. Alors vient le temps où la relation ne se prophétise plus par une série de trajectoires, d'itinéraires qui se succèdent ou se contrarient, mais d'elle-même et en elle-même explose à la manière d'une trame inscrite dans la totalité suffisante du monde.

La pensée décisive de Segalen est que la rencontre de l'autre suractive l'imaginaire et la

connaissance poétique. Bien sûr, il ne saurait dès lors être question de hiérarchie dans la visée des rapports à l'autre. Mais j'attire l'attention sur le fait que Segalen ne dit pas seulement que la reconnaissance de l'autre est une obligation morale, ce qui serait une généralité plate, mais qu'il en fait une constituante esthétique, le premier édit d'une véritable poétique de la relation, le pouvoir de ressentir le choc de l'ailleurs et ce qui nomme le poète. Le divers, la totalité quantifiable de toutes les différences possibles est le moteur de l'énergie universelle qu'il faut préserver des assimilations, des modes passivement généralisées, des habitudes standardisées. Segalen écrit des romans qui sont aussi des études ethnographiques, des proclamations et des défenses. Il s'efforce d'expliquer la démarche de Gauguin, son double en l'occurrence. Il projette aussi les lignes directrices d'un *Essai théorique sur l'Exotisme* considéré comme expérience de l'inédit et non pas comme délectation sotte du nouveau. Or, de même que nous savons que Mallarmé n'avait pu venir à bout de son livre, du fameux livre sur lequel il s'est épuisé, Segalen n'achèvera pas cet ouvrage de fond dont l'essentiel a été heureusement conservé. La théorie du poème est toujours rebelle à dire. L'Asie, terre de conjonction et de permanence est le lieu où, passant à côté des drames qui s'y nouent, se rencontrent ou se suivent, parmi d'autres, ces trois poètes : Segalen, Claudel, Saint-John Perse. Une part importante de leur œuvre s'y joue. Mais Saint-John Perse a parcouru le chemin inverse de Segalen : il a commencé par fixer dans le souvenir le décor de son île natale, la Guadeloupe, et ce sera *Éloges*. Déjà pourtant sa réelle vocation aura été de partir quoiqu'il en eût à souffrir. Segalen va vers l'autre, court à l'ailleurs. Saint-John Perse né dans cet ailleurs, retourne au même, vers le centre. Il proclame l'universalité de la langue française et qu'elle sera sa patrie. Les poèmes qui suivront *Éloges* tenteront jusqu'à la fin de dresser les cathédrales bruissantes de cet universel élu. De même, pour abandonner nos deux poètes, dans les poésies de Georges Schehadé, un délitement du lieu, une fantastique fantaisie à débrider toute géographie connue, qui rendent prophétiquement compte bien des années avant l'évènement, de l'éclatement dramatique du Liban, lieu de relation. Là encore chez Schehadé dans le suspens aérien du langage se prononce un renoncement à la terre, une désorientation du verbe, lequel finit par se raccorder à la seule instance *recourable* la grâce poétique de la langue française. De telles tentatives où le pathétique concourt au génie, furent annoncées par des essais beaucoup moins convaincants de retour, et disons-le, de réinsertion par la langue, ceux des Parnassiens, Leconte de l'Isle et José Maria de Heredia par exemple. Sans compter l'incommensurable aventure toute à hauteur d'absolu de cet autre poète venu de l'ailleurs et qui voulut lui aussi, tout comme Saint-John Perse, habiter, faire de la langue sa patrie : le Comte de Lautréamont. La pensée, cette pensée du même et de l'autre, aventure ainsi les poètes. Mais elle se banalisera éperdument, dès lors que l'émergence des peuples aura rendu caduque sa formulation. Les histoires convergentes ont aussi rejoint cette part des littératures du monde faisant naître de nouvelles expressions dans la même langue. Les poètes maghrébins, antillais, africains, ne vont pas vers l'ailleurs d'un mouvement projetant, ni ne reviennent vers un centre, ils constituent leurs œuvres en métropole, accompagnant par là le surgissement de leurs peuples. Le vieil espace de la trajectoire, la spiritualité de l'itinéraire qui allait toujours de Paris à Jérusalem ou ailleurs, cède à la compacité réalisée du monde.

Il faut alors entrer dans les équivalences de la relation. Centre vers une périphérie, périphérie vers un centre, la parole poétique de Segalen et de Saint-John Perse échappe aux légitimes déterminations d'un corpus littéraire. Le mouvement, centrifuge ou centripète, est une violence qui projette ces paroles hors des cadres traditionnels. Nous pouvons dire de la sorte que l'écriture de Segalen et de Saint-John Perse est d'une même nature que j'estimerai baroque. Mais il ne s'agit pas ici d'un baroque *a contrario*, d'une réaction contre le solennel dénuement des

formes classiques. Ce baroque-là est naturalisé, c'est-à-dire qu'il est à lui-même sa propre référence. Et ce qui en constitue la naturalité, c'est le métissage de la parole poétique avec pour Saint-John Perse, l'apprentissage de l'apport créole, avec pour Segalen, le hiératisme emblématique de la stèle chinoise.

On comprend que leur poétique échappe au corpus. L'impassibilité segalénienne n'a aucune part à l'idéal parnassien, même si elle réclame violemment les langueurs symbolistes. La profusion persique n'a rien de comparable en littérature française, même si elle avoisine le déferlement claudélien et le verset, qui est la mesure même du souffle. Pourquoi pouvons-nous dire de ces deux paroles qu'elles sont baroques ? Précisément pour cela, qu'elles ont échappé vers le monde, et qu'elles sont donc nourries, inspirées de toutes les paroles possibles, ce qui est au principe des poétiques qui nous sont contemporaines. C'est par où se dessine presque techniquement la volonté d'universel chez Saint-John Perse. L'universalité de Saint-John Perse est optative. Non pas qu'il l'ait postulée sur un mode désolé, comme celui qui se réfugie dans la pensée de l'universel, parce qu'il ne prend à son compte aucune situation particulière, mais bien parce qu'il la projette résolument et sans pause au-devant de lui. C'est que Saint-John Perse est parti de ce point vers quoi nombre de poètes français qui lui furent contemporains se sont projetés : l'ailleurs diversifié qui, pour finir, concourt toujours à magnifier un ici souverain. L'ici pour lui, que sera-t-il ? Il le dit lui-même : *ma chienne d'Europe qui fut blanche et plus que moi poète*. Comprenons que ce n'est pas à l'endroit de son premier cri, la Guadeloupe, que Saint-John Perse engendre sa poétique, mais au lieu de ses origines lointaines, de sa provenance idéale. La poésie, en effet, prend source dans une idée, dans un vouloir, non pas dans la littéralité de la naissance, c'est ailleurs, au contraire, une île, lieu par excellence conjectural, où il semble que cette naissance même du poète marge déjà une marque. L'ailleurs n'avait donc pas pour Saint-John Perse, comme pour Segalen, la couleur d'un rêve à approcher, d'une tentation à satisfaire. C'était donner dans l'enfance l'évidence déjà de tous les ailleurs possibles.

Le poète consacra ainsi l'alliance de l'ailleurs et du possible par deux ascèses qu'il revendique et soutient. L'impossible pour lui de la maison natale, l'antillaise, mais aussi l'écart résolu par rapport à tout ici qui serait donné d'avance c'est-à-dire qui ne serait pas médité dans un vouloir. L'errance de Saint-John Perse est ainsi sévère, elle prend cours dans cette gageure, un ici, l'Europe, vers où il faut remonter par choix et un ailleurs, les Antilles, d'où l'on est parti. Il n'aurait pas supporté de jouer les colons de l'univers comme il m'a longtemps paru, ni d'en être le vagabond comme a essayé Rimbaud. Il hausse en lui l'universel forgé d'impossible, et pour ces mêmes raisons, son universalité ne fréquente pas l'exotisme, elle en exprime non pas seulement l'austère critique mais la négation naturelle.

La poétique ainsi mise en jeu nous interpelle, sa contradiction pourrait être soulignée à un niveau élémentaire et fruste de l'analyse : Saint-John Perse descendant d'une classe de colons se serait voulu français de noble souche, nourri de l'oralité créole, il aurait choisi de s'établir dans la langue française de très pur style, et on pousserait plus avant concevant là des blessures sous la laque formelle, un drame qui se rature et s'exauce en orgueilleux raidissement.

N'en faisons rien. La leçon du poète va plus à fond. Elle quitte les parages ordinaires que dessine la biographie. Renonçant à comprendre l'histoire du lieu où il naquit, Saint-John Perse projette dans un futur éternellement donné ce tout en quoi il se fonde. Le lieu commun d'un tel futur nous l'avons dit est le nom, son nom de poète délibérément forgé, c'est-à-dire sa parole : *j'habiterai mon nom*. Il annonce par là non pas la caducité de toute narration, mais une forme inédite de l'esthétique, la narration de l'univers. C'est pourquoi l'oeuvre se renforcera de tant

d'efforts : d'entomologiste, de cartographe ou de *lexicain*. La rigueur de la matière et sa connaissance encyclopédique trament la prolifération contrôlée par où l'univers déborde et pour nous se raconte. Au contraire de Saint-John Perse, l'errance de Segalen n'aborde pas à un universel élu, mais à une tentative de *déport*, de transport qui ne s'élargit pas aux dimensions d'une narration de l'univers, mais au contraire se crispe et douloureusement échoue, c'est-à-dire se sublime dans le désir de devenir, d'être l'autre.

Tout ce que nous avons abordé jusqu'ici nous permet donc de comprendre les deux poétiques dans leur rapport à l'autre. Segalen tente de maintenir l'énergie mourante du divers. Saint-John Perse tente de l'assembler en une unité irréparable. Le premier se divise en opposés tragiques et féconds, le second totalise une parole sans régions, ni recoins. Le départ et l'errance seront en effet interprétés chez Saint-John Perse comme rejet des histoires des peuples, mais leur magnificence, comme à son tour une assumption de l'histoire, au sens hégélien du terme. L'histoire ou sa négation, l'intuition d'un lieu, voilà les pôles magnétiques de la pensée de l'Occident où Saint-John Perse a fondé son nom. Il a cru que la condition de la liberté est pour chacun, de n'être pas gouverné par une histoire, sinon celle qui généralise, ni limité par un lieu, si celui-ci n'est spirituel. Cette dimension héroïque de l'universel nous permet de nous retrouver dans son oeuvre, même alors que nous en récuserions les modèles généralisants. Il se pourrait aussi que la passion qui anime l'oeuvre, d'être étrangère à un espace et à un temps. L'histoire et le lieu antillais, pour elle si problématique, et d'être enracinée dans une errance si absolue nous rassure, nous, antillais quant à nos contradictions vécues ici et maintenant. C'est que la poésie de Saint-John Perse, si elle n'est pas le raccordement épique des leçons d'un passé, augure un nouveau mode du rapport à l'autre, qui par paradoxe, et à cause même de cette passion d'errance prophétise la poétique de la relation. Ainsi rencontre-t-il à la fin Victor Segalen, dont il a peu parlé ; sans doute parce que leurs itinéraires de la même somptueuse manière en sens opposé se défont. Sur ce chemin du monde, il nous précède en nous ignorant. Quand nous le rejoignons, il dessine toujours à notre intention, mais figé dans son généreux renoncement, les figures de nos solitudes à partager. Le renoncement de Saint-John Perse à l'histoire antillaise fait qu'il a oblitéré dans son oeuvre le métissage créole. Je ne parle pas seulement des transferts littéraires dans *Éloges* que vous connaissez tous : *j'ai retiré mes pieds* qui est la traduction littérale de l'expression créole : *m'en tiré pié moin, ceux qui laquent en haute mer, laquer* en créole c'est *pêcher...* Je ne parle seulement de ces transferts littéraires dans *Éloges*, dont il s'est bien gardé de donner leur référent créole ; mais beaucoup plus avant, des techniques qu'il a mises en oeuvre dans les poèmes qui ont suivi : la répétition, l'inventaire, la redondance, la parenthèse qui rythme le souffle, les assonances internes, et puis les coupures du souffle, brutales en plein milieu d'une houle de mots qui me paraissent tous être hérités directement de l'enfance et de l'écoute du conteur créole. Saint-John Perse n'a aucun souci de marquer ses sources et peut-être qu'il n'en n'a eu lui-même aucune conscience. Ce n'est pas par rejet méthodologique, c'est par volonté de prononcer une parole totale.

Segalen au contraire multiplie les références au savoir et à la sagesse chinoise. Il étudie à fond le langage des stèles, et tente d'en reconstruire par le poème un équivalent. Mais hélas, c'est là où il butera contre la nécessité naissante de l'opacité de l'autre. Réduire l'autre à la transparence de sa propre norme, a toujours été une exigence généreuse et tyrannique des pensées occidentales. Mais nous savons aujourd'hui que l'opaque n'est pas l'obscur même s'il peut l'être, et être accepté comme tel. Il est le non réductible qui est la plus vivace des garanties de participations et de confluences. Le droit à l'opacité, ce n'est pas l'enfermement dans une autarcie impénétrable, mais la subsistance dans une singularité qui coexiste. Je puis donc concevoir

l'opacité de l'autre pour moi, sans que je lui reproche mon opacité pour lui. Il ne m'est pas nécessaire que je le comprenne, pour me sentir solidaire de lui, pour bâtir avec lui, pour aimer ce qu'il fait. Il ne m'est pas nécessaire de tenter de devenir l'autre, de devenir autre, ni de le faire à mon image. Ces projets de transmutation sans métempsycose ont résulté des pires prétentions et des plus hautes générosités de l'Occident. Ils désignent le destin de Victor Segalen. La mort de Segalen n'est pas qu'une résultante physiologique. On se souvient de la confiance qu'il fit dans les derniers jours de son existence sur le laisser-aller de son corps dont il ne pouvait ni diagnostiquer le mal, ni contrôler le dépérissement. Sans doute saura-t-on, les progrès de la médecine aidant, et les symptômes rassemblés, de quoi il s'en est allé, et sans doute a-t-on pu dire dans son entourage qu'il est mort d'une sorte de consommation généralisée. Mais je crois, moi, qu'il est mort de l'opacité de l'autre, de l'impossibilité où il s'était trouvé de parfaire la transmutation à laquelle il rêvait. Empreint comme tout européen de son temps, d'une dose non négligeable, même si inconsciente d'ethnocentrisme, mais possédé plus qu'aucun de ses contemporains de cette générosité absolue et incomplète qui le poussait à se réaliser ailleurs, il a souffert la contradiction maudite. N'ayant pu savoir que le transfert en transparence allait à l'encontre de son projet, et qu'au contraire, le respect des opacités mutuelles l'eût accompli, il s'est héroïquement consumé dans l'impossible d'être autre. La mort est la résultante des opacités. C'est pourquoi son idée ne nous quitte pas. Si Segalen éprouve ainsi l'opacité de l'autre, Saint-John Perse, qui a quitté toute histoire particulière, enrobera d'une opacité technique sa narration du monde.

Et c'est par là que je voudrais terminer cette brève présentation en parallèle de ces deux grands poètes. Si nous faisons une observation de ce qui se passe à l'heure actuelle dans l'imaginaire contemporain nous ne pouvons constater que dans cet imaginaire, se produit la rencontre des histoires des peuples et des matérialités de la planète. Les catastrophes prennent fond dans des génocides, les famines sont soutenues par des régimes politiques suicidaires, des belligérants, des folies à une échelle stupéfiante. On *dessouche* en même temps des jungles et des tribus. Il semblerait que l'ébranlement provoqué dans la conscience générale par le tremblement de terre de Lisbonne au XVIII^e siècle et dont Voltaire et Rousseau ont parlé, s'est généralisé. La matérialité de la planète semble être emblématique et prophétique de l'imaginaire contemporain ; en tout cas étroitement liée à notre imaginaire. La poésie de Perse qui s'est voulue universelle, dégagée de toutes les histoires particulières, s'est consacrée à cet imaginaire de la matérialité. Contrairement à ce que l'on dit, c'est une poésie de la matérialité de la terre, et dans ce sens, elle est étonnamment prophétique de ce que contient, de ce qui anime une poétique de la relation. Si j'ai choisi de vous parler de ces deux poètes en parallèle, c'est que je pense que dans l'histoire de littérature française, et dans l'histoire des imaginaires contemporains, non seulement ce sont les deux poètes les plus importants, mais ce sont les deux poètes qui de manière tout-à-fait opposée, l'un en essayant d'être dramatiquement l'autre, et le second, Saint-John Perse, en essayant d'être dramatiquement universel, *a priori*, avant toute autre rencontre avec l'autre, ont dessiné chacun à leur manière, les difficultés, les obstacles, les rencontres, les possibilités, le possible mais aussi l'impossible de tout imaginaire contemporain. En ce qui me concerne, ancré que je suis, non pas enraciné, mais disons *enrhizomé* dans un lieu et une histoire qui sont le lieu et l'histoire antillaises, je ne peux m'empêcher de penser que ces poètes Segalen et Saint-John Perse nous aident à dépasser toutes les limitations de nos particularités tout en les réalisant à fond.

Edouard Glissant
Conférence prononcée à la Fondation Saint-John Perse le 18 mai 1990.